

---

## La crise des valeurs

« Derrière chaque mot, un préjugé. »

Friedrich NIETZSCHE.

### Morale en crise

La crise des valeurs ne prend son importance qu'à la condition d'être replacée dans le contexte général. En effet, la morale, prise dans le sens le plus large, regroupe l'ensemble des valeurs normatives qui règlent la vie en société, privilégient ou imposent un modèle de vie, désignent ce qui est bien et mal, juste et injuste. Il est donc peu d'actes qui n'engagent pas des valeurs. On comprend alors que la morale d'une société, avec les règles et les lois qui s'y rapportent, n'intéresse pas seulement le fonctionnement social mais constitue un repère essentiel de l'identité individuelle. Faut-il, comme certains le proposent, distinguer entre l'éthique — qui serait la science de la morale — et la morale — qui concerne les pratiques réelles ? Une telle séparation gêne l'approche directe des problèmes et, surtout, elle permet des distinguos trop subtils pour être tout à fait honnêtes.

Une autre distinction, celle entre morale collective et morale individuelle, apparaît nécessaire, mais concerne avant tout les

sociétés modernes. Dans les sociétés traditionnelles, qu'elles soient passées ou présentes (islam, hindouisme...), les deux formes tendent à se confondre, tant la vie privée et la vie sociale sont étroitement mêlées. Dans un tel scénario qui commande depuis si longtemps à l'espèce humaine, la morale est dite, sous une forme plus ou moins élaborée, dans le cadre d'une religion révélée — et sacré et profane restent peu séparés à l'intérieur de la communauté.

Ce scénario traditionnel globalisant, qui impose à chacun le comment et le pourquoi de sa vie, a commencé à se dégrader dans la Grèce classique, à l'époque du régime démocratique. Les forces sociales nées de la nouvelle économie urbaine s'attaquent alors aux structures familialistes et autoritaires sur lesquelles s'appuyait l'organisation politique et religieuse : Cléon oppose la légalité des lois contingentes de la cité à Antigone, dont la légitimité procède d'un ordre familialiste qui, visible ou souterrain, traverse l'Histoire.

À la Renaissance, plusieurs facteurs commencent à mettre à mal l'autorité hégémonique de la religion d'État, dissociant toujours plus sacré et profane. Aux nouvelles formes financières et marchandes de l'économie — auxquelles l'Église s'oppose — s'ajoutent la corruption et les scandales de la Rome vaticane, la révolution scientifique et les théories astronomiques de Copernic et de Galilée qui contredisent la Bible, la découverte du Nouveau Monde qui déplace la ligne d'horizon de la culture. Puis viennent la Réforme luthérienne et les guerres de religion à l'intérieur même du christianisme.

Au long des siècles, le travail de sape de l'économie continue à désagréger les communautés, à affaiblir l'emprise des traditions et de l'Église, à isoler l'individu. La logique économique développe sa morale particulière : la recherche du profit maximal et la poursuite des seuls intérêts personnels. Le souci de réussir sa vie terrestre l'emporte sur l'espoir du salut dans un au-delà devenu problématique. Ce que nous nommerons dans ce livre la *valeur-argent* va commander progressivement à une part grandissante des conduites.

La révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle bouleverse les fondements sociaux du Vieux Continent. Dès les dernières décennies du siècle, l'idéologie des Lumières est mise en question par des

penseurs et des artistes, au premier rang desquels Nietzsche. L'idée d'un progrès continu, matériel et aussi moral, l'espoir d'un temps où la raison régnerait et où le développement de la science amènerait le bonheur universel, cette idée et cet espoir perdent du terrain. Les crises économiques se succèdent. La Première Guerre mondiale, guerre civile européenne, sonne le glas de l'idéologie du progrès. Les immenses tragédies du xx<sup>e</sup> siècle, avec Auschwitz comme point d'orgue, marquent profondément les esprits.

Aujourd'hui comme hier, chaque fois qu'un problème important apparaît entre nations, la volonté de puissance l'emporte sur la morale civilisée. Les épisodes de la « guerre froide », les luttes de la colonisation, les grands génocides, en Afrique, au Cambodge, agissent comme facteurs dissolvants d'une conscience collective. La pression de l'économie sur la société isole les individus, les met toujours davantage en concurrence. Chacun tend à se replier sur le domaine privé. L'individu grandit par force, puisqu'il ne peut compter que sur lui, mais il avance, si l'on peut dire, en ordre dispersé, sans parvenir à rassembler dans une unité cohérente, dans une identité stable, les composantes éclatées de la personnalité ; il peine à fixer des repères, à définir des valeurs, à construire sa morale, à inventer le sens du pourquoi et du comment de sa vie. Crise de l'autorité, crise des valeurs, morale en crise, ces formules interrogent ce que chacun ressent sonner en creux sous les incantations officielles. Derrière les grands mots, le vide, l'abîme.

Le dépérissement des valeurs traditionnelles, la perte des fondements qui les légitimaient peuvent être déchiffrés selon une autre grille de lecture, plus culturelle et psychologique. Depuis plusieurs siècles, nous vivions en Occident dans une société patriarcale où le Dieu-père déléguait une partie de son autorité aux souverains dynastiques ou élus, aux notables, aux mâles dans la société, au père dans la famille, au « complexe paternel » dans l'inconscient. Le lien entre ces figures masculines était solide. La morale collective et individuelle, émanation de l'ordre patriarcal, restait quasiment consensuelle dans la mesure où le type de domination qu'elle impliquait était vécu comme une loi de nature. On sait qu'il n'en va plus ainsi. Par ailleurs, la crise des identifications, elle aussi d'origine sociale, touche les enfants et

les adolescents dans leur rapport aux adultes ; leur vie en grande part « endogamique », par classes d'âge refermées sur elles-mêmes, affaiblit la transmission des valeurs entre les générations.

### **Les interrogations à propos de la morale**

Les questions qui peuvent se poser aujourd'hui à propos de la morale peuvent se résumer en deux grandes interrogations :

— première interrogation : l'espèce humaine, sous la diversité des morales qui ont existé ou existent, est-elle habitée par une ou des valeurs universelles ?

— seconde interrogation, au cas où la réponse à la première question serait négative : existe-t-il un principe qui permettrait pourtant d'établir une hiérarchie entre les morales ?

Il faut considérer à part une troisième question, d'un autre ordre. Dans l'éventualité d'une réponse affirmative à l'une des questions précédentes, peut-on imaginer qu'une population ou un individu adhère librement et volontairement à une morale, à un système de valeurs qu'on estimerait « supérieur » ? Une adhésion qui s'opérerait sans l'usage de la force, de la manipulation, voire d'une drogue (Arthur Koestler préconisait la distribution de celle-ci dès maintenant dans l'eau du robinet, compte tenu, affirmait-il, de l'inadaptation entre notre cerveau « reptilien » et la puissance d'autodestruction que nous livre la science<sup>1</sup>).

Essayons d'inscrire dans un schéma en quatre « scénarios » les différentes réponses qui s'offrent aujourd'hui aux deux premières questions. Nous discuterons de ces réponses tout au long du livre.

---

1. Arthur KOESTLER, *Le Cheval dans la locomotive*, Calmann-Lévy, Paris, 1968, p. 310-315.